



L'ANNONCIATEUR

5 CENTIMES

DU NORD 5 CENTIMES

Bureaux LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE - TELEPHONE: 572 -- POUR PARIS: 5, rue Bayard, 5

La Guerre

La situation

Et la grande bataille de l'Aisne continue... Nous l'avions dit: elle durera quatre, cinq jours et peut-être plus.

Le temps détestable qu'il fait est de nature à ralentir encore les opérations.

On se figure en quels bourbiers se font les manœuvres, les manœuvres de l'artillerie principalement, ainsi que les charrois de l'artillerie.

Naturellement, les impatients... s'impacientent. Ces gens-là s'imaginent qu'il n'y a, comme aux cartes, qu'à couper et à ramasser.

La guerre de nos jours n'a plus rien de commun avec la partie de cartes, où chaque cache son jeu et ne peut que deviner celui de son partenaire.

Des engins nouveaux ont bouleversé l'ancienne stratégie et les vieilles tactiques. Ces engins sont le dirigeable et surtout l'aéroplane.

Ces inventions modernes ont peu donné comme instruments de destruction. Leurs bombes n'ont généralement fait que peu de victimes et d'insignifiants dégâts.

Mais comme instruments d'information, ils ont eu cet effet nouveau que les adversaires lisent dans le jeu les uns des autres.

La guerre n'est plus le jeu de cartes et de cartes, mais le jeu de cartes et de cartes.

Apparavant on n'avait que la cavalerie et l'espionnage pour tater l'ennemi. Ces moyens fournissaient des données souvent vagues, presque toujours incomplètes, sur lesquelles le général en chef devait bâtir ses conjectures.

Aujourd'hui, grâce aux avions, le stratège suit, pour ainsi dire, pas à pas la marche des pièces de l'ennemi qui suit également les siennes.

Si bien que les surprises, les coups imprévus qui changent subitement la physionomie de la bataille, et précipitent les résultats, sont devenus presque impossibles.

Le beau et bon vieux mot de «stratagème» est en train de disparaître de la langue des stratèges.

On voit donc que les chefs d'armées ont besoin d'infiniment plus d'attention, de finesse d'observation, de coup d'œil et, disons le mot, de génie pour manœuvrer habilement et efficacement.

Et il faut aux troupes beaucoup plus d'entraînement et d'endurance, car les marches et contre-marches jouent un rôle plus important.

Il n'y aurait lieu d'ajouter que l'immensité du front de bataille et l'importance des effectifs engagés retardent le déroulement de l'action.

Donc, patience! Et, encore une fois, nous ajoutons: confiance.

Les communiqués du jour nous y autorisent et même nous y obligent.

Il est indubitable que l'ennemi fléchit. Von Klück et Bulow perdent du terrain. On perd un drapeau, on perd énormément d'hommes en ces engagements furieux pour rompre notre front.

Quand on sait que l'ennemi ne fait de telles tentatives que par masses profondes, on devine quels ravages notre excellente artillerie a dû faire dans ses rangs pressés.

A son Centre, devant Reims, l'ennemi nous a repris un peu de terrain, nous lui avons pris en revanche une importante position et... l'Allemand a perdu l'honneur qui lui restait en incendiant une des reines des cathédrales françaises.

Progrès aussi en deçà de l'Argonne et sur le revers de l'Argonne: toujours l'armée du Kronprinz qui «écoue» et même perd des prisonniers.

Si j'étais le généralissime allemand je m'inquiéterais de ces quelques reculs de l'impérial foudre de guerre.

Car enfin, il faudra bien battre en retraite; et c'est le chemin de la retraite qui toujours se retrécit.

Donc, nous avançons et l'ennemi décimé éprouvé de fatigues, paraît bien être sur ses boulets.

Dieu fasse qu'il les emporte bientôt au loin!

EN FRANCE

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Gouvernement

Bordeaux, 20 septembre, 7 h. matin.

A NOTRE AILE GAUCHE

NOUS AVONS PRIS UN DRAPEAU AU SUD DE NOYON.

A LA SUITE D'UNE AFFAIRE ASSEZ SÉRIEUSE SUR LE PLATEAU DE BRANNOY, NOUS AVONS FAIT DE NOM-BREUX PRISONNIERS AUX 12^e ET 15^e CORPS ET A LA GARDE.

LES ALLEMANDS QUI, MALGRÉ LES ATTAQUES D'UNE VIOLENCE EXTRÊME, N'ONT PU GAGNER LE MOINDRE TERRAIN DEVANT REIMS, ONT BOMBARDÉ TOUTE LA JOURNÉE LA CATHÉDRALE.

SITUATION INCHANGÉE DANS L'ENSEMBLE.

AU CENTRE

NOUS AVONS PROGRÉSSÉ SUR LE REVERS OCCIDENTAL DE L'ARGONNE.

A NOTRE AILE DROITE

RIEN DE NOUVEAU. LA SITUATION GÉNÉRALE RESTE FAVORABLE.

Bordeaux, 20 septembre, 16 h. 15.

A NOTRE AILE GAUCHE

NOUS AVONS ENCORE RÉALISÉ SUR LA RIVE DROITE DE L'OISE DE LÉGERS PROGRÈS.

L'honneur de la PRISE D'UN NOUVEAU DRAPEAU revient à une division d'Algérie.

TOUTES LES TENTATIVES FAITES PAR LES ALLEMANDS appuyées par une nombreuse artillerie pour rompre notre front entre Craonne et Reims ONT ÉTÉ REPOUSSÉES.

Au sud de Reims, LA HAUTEUR DE BRINON dont nous avions conquis une partie, A ÉTÉ REPRIS PAR L'ENNEMI. EN REVANCHE, NOUS AVONS SOMMÉS EMPARÉS DU MASSIF DE LA POMPELLE.

LES ALLEMANDS SE SONT ADONNÉS, SANS RAISON MILITAIRE, A TIRER SUR LA CATHÉDRALE DE REIMS QUI EST EN FLAMMES.

AU CENTRE

Entre Reims et l'Argonne, NOUS AVONS ENLEVÉ LE VILLAGE DE SOUAIN ET FAIT UN MILLIER DE PRISONNIERS.

Sur le revers occidental de l'Argonne, NOS PROGRÈS SONT CONFIRMÉS.

En Woivre, rien à signaler.

A L'AILE DROITE

En Lorraine, L'ENNEMI S'EST REPLIÉ AU-DELÀ DE NOTRE FRONTIÈRE, ÉVAQUANT EN PARTICULIER LA RÉGION D'AVRIGOURT.

DANS LES VOSGES

LES ALLEMANDS ONT TENTÉ DE PRENDRE L'OFFENSIVE aux abords de St-Dié, mais SANS SUCCÈS.

NOS ATTAQUES PROGRESSENT LENTEMENT DE CE CÔTÉ, EN RAISON DES DIFFICULTÉS DU TERRAIN, DES ORGANISATIONS DÉFENSIVES QUE NOUS RENCONTRONS ET DU MAUVAIS TEMPS.

L'ancien généralissime a confiance

Bordeaux (du « Temps »). — Le général Delacour, ancien généralissime, écrit: « Les Allemands accumulent fautes sur fautes... »

Devant la résistance résolue d'un commandant habile, ils devaient échouer et ils échouèrent.

Demain, après avoir été battus de nouveau par nous, ils auront à faire face, déjà très atteints, à l'offensive russe qui avance.

La France, calme et belle dans son attitude, vaillamment aidée par les alliés anglais et belges, doit plus que jamais avoir confiance.

Bordeaux. — Le « Temps » dit que le peuple italien aspire aujourd'hui régler définitivement les comptes avec l'Autriche-Allemagne.

Comment finirait la bataille de l'Aisne

Paris, 20 (6 h. 15). — De l'« Echo de Paris »: « Selon les dernières nouvelles parvenues de Rome, les Allemands auraient commencé un mouvement de retraite vers la frontière belge. Ce serait la raison de la diminution de l'intensité de la bataille engagée. D'autre part, l'« Echo de Paris » dit avoir la conviction basée sur d'excellents renseignements que la bataille de l'Aisne trouvera prochainement sa conclusion dans la nouvelle retraite de l'ennemi dans les Ardennes où il cherchera onore à se retrancher. »

Aviateurs français et aviateurs allemands

Troyes. — Suivant les prisonniers, les aviateurs allemands ne survolent plus les lignes françaises, faute d'essence.

Près de la gare de S..., un aviateur français fit sauter une voie ferrée, immobilisant dix trains pleins d'Allemands prêts à partir. Un autre aviateur détruisit deux trains de ravitaillement. (Le Temps.)

Les Allemands se plaignent

Bordeaux. — Les blessés allemands se plaignent surtout des excès de marche. Ils ne font jamais moins de 50 kilomètres quotidiennement. Ils marchèrent un jour pendant 22 heures et prirent seulement une heure de sommeil.

Les pertes de la garde prussienne

Londres, 19 septembre. — Toutes les nouvelles reçues de Paris s'accordent à dire que le fameux corps prussien de la garde, l'élite de l'empire et le principal

orgueil du Kaiser, a été spécialement décimé dans les gigantesques batailles de la Meuse, de la Marne et de l'Aisne. (Exchange Telegraph Company).

Cette information est confirmée par un extrait d'une lettre d'un officier allemand prisonnier à Reims.

Pour des raisons tactiques, la Garde a dû battre en retraite. Nous avons eu 10 officiers tués et 200 hommes blessés. Dans le premier bataillon du 1^{er} régiment de la garde, il y a plus d'un seul officier. L'artillerie française était si bien défendue que nous ne pouvions pas découvrir son emplacement.

Parmi les tués se trouvent le général von Schack et le colonel du 2^e d'artillerie de la garde.

COMMENT LES ALLEMANDS se fortifient et se garent sur le champ de bataille

Il résulte des renseignements parvenus du front que les tranchées allemandes dans toute la région au nord de Châlons-sur-Marne sont très fortement constituées; sur-Marne est d'un mètre environ, elles comportent des pare-claies de 20 mètres en 20 mètres et des chambres de repos, qui sont couvertes par des portes de maisons, elles-mêmes recouvertes de terre. Elles comprennent plusieurs rangées parallèles, flanquées d'autres tranchées perpendiculaires aux premières. On comprend que, dans ces conditions, notre avance ne puisse être très rapide.

ILS N'ONT PAS CHANGÉ

César disait des Germains, dans ses commentaires sur la guerre des Gaules (Livre VI, chap. XXIII): « Chez eux le brigandage n'est pas répulé chose inique... »

« Chez eux le brigandage n'est pas répulé chose inique... » — le brigandage qu'ils commettent hors de leur pays. On l'enseigne aux jeunes gens comme une distraction.

Les Allemands d'aujourd'hui sont bien les fils des Germains d'autrefois. Le K.K. cultive tout ce qui se vent et a laissé des traces partout où il est passé et on dit ce qu'il sent. On sait aussi quels dégâts, quelles horreurs sauvages elle a commis. Leurs ancêtres n'en faisaient pas davantage, eux qui regardaient le brigandage comme une vertu.

La France et la Belgique se souviennent longtemps du passage des barbares à travers la civilisation du XX^e siècle.

Des prisonniers français s'évadent

Amsterdam (source anglaise). — 300 prisonniers français ont réussi à s'échapper la nuit, dit un train qui les avait amenés à Bruxelles.

Des habitants leur fournirent des effets civils, sous lesquels ils s'enfuirent. (Le Journal).

La presse allemande déchantée

De l'« Echo de Paris »: « La presse allemande a adopté une attitude beaucoup moins cassante. La « Völkische Zeitung » de Berlin reconnaît la grande valeur des troupes françaises et affirme que rien n'est plus dangereux que croire que la marche de Paris serait une simple promenade militaire. »

Le « Lokal Anzeiger » prêche que la patience. Il fait remarquer que la bataille mettant en présence plusieurs millions d'hommes, peut durer plusieurs semaines.

LA VÉRITÉ ALLEMANDE pour le Danemark

On télégraphie de Copenhague que le ministre d'Allemagne a lancé le bulletin suivant: « Le gouvernement me demande d'annoncer que toutes les informations de la presse étrangère sont mensongères. Les troupes allemandes dans le nord de la Pologne ont pris un seul canon, au contraire elles ont pris cinquante canons et fait des milliers de prisonniers. »

« La situation devant Paris est excellente; les Français sont repoussés partout. Les Belges sont taillés en pièces. » Cette dépêche a été lancée mardi.

On annonce d'autre part des « victoires » autrichiennes dans les termes suivants: « Les Autrichiens n'ont pu recueillir le fruit de leurs victoires parce que des forces russes énormes menacent de couper les armées des généraux Danik et Auffenberg, qui s'étaient avancés en vainqueurs en Pologne russe. » (Le Bien Public de Gand).

Ce que disent et écrivent les officiers allemands

Voici de curieux renseignements donnés par des prisonniers allemands ou trouvés sur eux, après les batailles sur la Marne.

D'un officier d'artillerie: « Une guerre moderne est la plus grande folie. Dans le 10^e corps, des compagnies de 250 hommes sont réduits à 70 hommes, il y a des compagnies de la garde commandées par des volontaires, tous les officiers ayant disparu. »

D'un capitaine d'infanterie: « Nous avons été surpris par les Français. J'ai perdu ma compagnie. Étant allé à sa recherche dans un village, j'ai été fait prisonnier. Mon sort est entre les mains de Dieu. »

D'un officier fait prisonnier à Reims: « Quelle tristesse d'apprendre chaque soir la mort de ses camarades! Il faut avoir vécu la bataille et se retrouver le soir sans avoir rien à se mettre sous la dent, avec la terre dure comme lit de repos, pour apprécier la vertu du poète: « Chaud fut la journée et

sanglante la bataille, froide est la soirée et calme est la nuit. »

D'un lieutenant du 26^e d'artillerie: « Le 10^e corps est constamment sur la brèche depuis le commencement de la campagne. Presque tous nos chevaux sont tombés. Nous nous battons tous les jours, de cinq heures du matin à huit heures du soir, sans manger ni boire. Le tir de l'artillerie française est atroce. Je suis tellement fatigué que je ne peux pas me tenir à cheval, même au pas. Vers midi, notre batterie a été littéralement arrosée d'obus français et cela dure depuis trois jours. Le 10^e corps et la garde ont été particulièrement éprouvés. Nous espérons qu'une bataille décisive mettra un terme à cette situation. »

« Même au bivouac, la nuit, nos troupes ne peuvent se reposer. Un aviateur français a jeté, cette nuit, quatre bombes: trois ont porté, vingt chevaux ont été tués ou blessés. »

« Nous ne recevons plus aucun courrier, les automobiles postales du 10^e corps ayant été détruites. »

D'un officier de la garde prussienne: « Mon régiment est parti avec 20 officiers; il m'en compte plus que 5. Plus de 2.000 soldats sont hors de combat. Mon régiment n'est plus qu'un désert. »

« Nous traversons des épreuves terribles. »

« Il ne tenait qu'à eux de ne pas subir ces épreuves. Personne ne leur a demandé de nous déclarer la guerre. Puisqu'ils l'ont voulu, qu'ils sachent en subir les conséquences. Nous espérons bien qu'ils ne sont pas encore au bout de leurs épreuves. D'ailleurs ils ne sont pas seuls à souffrir. Ils nous ont fait assez de mal: Nous plaignons les nôtres. »

Sur le champ de bataille de la Marne

Huit cents sapeurs-pompiers de Paris, dont le régiment s'est accru de six cents réservistes, anciens soldats du corps, sont partis, sous la direction du service de santé militaire, pour prendre sur toute l'étendue du champ de bataille de la Marne les mesures d'assainissement destinées à éloigner de la région de Paris tout danger d'infection et de contamination. Leur absence sera de trois jours.

Dans les départements occupés

Paris, 20, 10 h. 35 Bordeaux (Visée). M. Malvy a communiqué au Conseil des députés des documents sur l'étendue de la population de la région occupée.

Le rapport du Préfet du Pas-de-Calais relatif à l'occupation d'Arras déclare que certains établissements publics furent le théâtre de véritables pilleurs. Gares et casernes furent saccagées. Les installations électriques du bureau de poste brisées à coups de hache.

Mais l'impression la plus douloureuse fut causée par l'enlèvement de tous les blessés français transportables, soignés dans les hôpitaux et qui furent dirigés à pied sur Cambrai, encadrés de soldats armés. Les deux-cins-Majors et les Dames de la Croix-Rouge obtinrent d'accompagner les blessés en captivité.

Le Préfet de Meurthe-et-Moselle dit que l'occupation allemande fut vaillamment supportée par la population. A Lunéville, le bilan des pertes est de douze tués, une centaine de maisons brûlées. Le Sous-Préfet de Metz, M. Minier et le député Méquillet, eurent une conduite digne à tous égards.

Ils dormaient...

Il y a quelques jours, après les combats de la Marne, un détachement français venait occuper un village sur la ligne évacuée la veille par les Allemands. A l'entrée du village, les Français furent arrêtés par une femme qui, désignant une grange du toit, leur dit: « Ne faites pas de bruit, ils dorment, vous allez les réveiller, comme des poules, au petit matin... »

Un soldat s'approcha et vit, par une fente, trente prussiens qui ronflaient sur la paille. Nos troupiers, amusés, se mirent à crier: « Oh! là! dedans! vous êtes arrivés, tout le monde est réveillé, les prussiens n'y fit, il fallut les secouer, les dresser de force. Leur réveil prit presque une demi-heure. L'un d'eux, parlant français, expliqua qu'ils n'avaient pas dormi depuis trois jours. Le soir du dernier combat, ils entrèrent dans la grange et tombèrent évanouis par la fatigue; ils ne pensèrent ni à manger, ni à se garder; ne tenant plus debout, ils voulaient dormir. » (Havres).

France et Espagne

Perpignan. — Un groupe de personnalités catalanes, espagnoles, dont plusieurs parlementaires, a télégraphié au général Joffre leurs félicitations respectueuses et enthousiastes, disant qu'ils sont fiers de constater que le grand homme est de leur race et qu'il fit reculer l'impérialisme germanique près des champs historiques de Châlons où fut jadis sauvée la civilisation latine.

Dans les colonies françaises et anglaises ON VEUT COMBATTRE AVEC LES ALLIÉS

Johannesburg. — Le commandant Frederiks, qui s'est battu avec les Boers pendant la guerre Sud-Africaine, à la tête du contingent Scandinave, vient de télégraphier à Lord Kitchener, lui offrant ses services avec mille hommes spécialement choisis pour faire la campagne actuelle en Europe.

Tunis. — Le Chérif Tidjani, 22 ans, fils du cheik Manoubi Tidjani, domicilié à Bouarada, vient de demander à contracter un engagement dans la cavalerie française pour la durée de la guerre.

Les Frères des Ecoles Chrétiennes ET LA DÉFENSE DE LA FRANCE

Il y a quelques jours, une lettre fut adressée au ministre de la guerre par le Frère Justinus, secrétaire général de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes, qui mettait à la disposition du gouvernement, pour une ambulance ou une maison de convalescence, la plus grande partie d'un vaste local affecté, à Athis-Mons (Seine-et-Oise), à la maison de retraite des Frères. Cette offre a été acceptée.

Les Frères valides ont eu l'honneur de pouvoir, en qualité d'ambulanciers auxiliaires, se voir dans cette maison aux soins des soldats blessés.

La semaine dernière, dans une ville du Centre, un Frère, revenu de l'étranger pour répondre à l'appel, a été porté en triomphe par les soldats dans la cour de la caserne; un autre a été choisi pour secrétaire par le commandant et constitué gardien de la caisse du régiment.

Il y a quatre jours, un groupe de dix soldats, conduits par un sergent, étaient recrus au siège social de l'Institut, rue de Sévres, 78, et fraternisaient avec les Frères, parmi lesquels se trouvaient d'anciens brancardiers de 1870. Ces soldats venaient de conduire à Chartres un certain nombre de uhlans prisonniers, parmi lesquels deux officiers aviateurs. Or, ce sergent n'était autre qu'un Frère des Ecoles Chrétiennes.

arrivé il y a quelques jours à peine du Brésil.

Tous les jours il en revient ainsi de l'étranger. Deux paquebots sont arrivés à Marseille. L'un portait 63 Frères venant de l'Egypte; l'autre, 24 Frères arrivant de Smyrne.

En ce moment ils sont tous au poste de l'honneur et du devoir.

L'abbé Wetterlé à Bordeaux

Une messe a été célébrée à la cathédrale St-André pour le succès des armées alliées. L'abbé Wetterlé, ex-député au Reichstag, prononça une allocution patriotique impressionnante devant un auditoire qui emplissait l'immense cathédrale. Il montra la France innocente du crime collectif qui se commet actuellement. Dieu lui doit la victoire, car elle a été plus héroïque que les autres.

Le prédicateur termina en disant que le pays dont l'histoire fut une longue épopée et qui se montra capable d'une telle énergie ne saurait pas mourir.

Malgré la pluie, des applaudissements répétés saluèrent le prédicateur. (Havres).

« Prêtre, donnez-nous l'absolution »

M. l'abbé Ponsard, infirmier militaire, écrit de Dijon, le 26 août, à Mgr l'Evêque de Nice: « Me voici à mon poste d'infirmier militaire. Je viens d'être affecté à un train sanitaire, allant chercher les blessés dans les ambulances et les conduisant aux différents hôpitaux du pays. Nous sommes ici un très grand nombre de prêtres, quelques-uns officiers, la plupart soldats. Deux prêtres de Dijon, dont l'un est de mes amis, sont aux avant-postes, lieutenants portés, ont été blessés et commencent à arriver ici, d'un moral excellent. L'un avait raconté le trait suivant: ils étaient un régiment couché devant les mitrailleuses allemandes. Ils ont dit à un de leurs camarades: « Prêtre, donnez-nous l'absolution. »

« Le prêtre s'est redressé. A peine avait-il dit ces quelques mots, qu'un jeune prêtre de la Lozère, ordonné seulement depuis quelques jours... »

UN SOLDAT ALLEMAND PILLARD

Ces jours-ci succombait, dans un hôpital de Saint-Germain-en-Laye, où on venait de le transporter, un soldat allemand. En procédant à sa toilette mortuaire, les infirmiers constatèrent qu'il avait, dans sa poche, une bague féminine. C'était un pillard: le fait fut confirmé, d'ailleurs, par plusieurs blessés français.

Le soldat indigné fut enterré, mais, contrairement à l'usage, aucun piquet n'accompagna le convoi.

Quelques nouvelles du 43^e

Nous avons reçu la lettre suivante que nous sommes heureux de publier.

Lille, le 17 Septembre 1914. Monsieur le Directeur de la « Croix du Nord », Lille.

J'ai l'honneur de vous donner ci-dessous copie d'une lettre que je reçois d'un soldat de ligne, caporal-tourier, en vous autorisant à la publier, avec mailler, avec mailler, avec mailler, utile, et si vous croyez qu'elle peut intéresser vos lecteurs. Elle prouvera du moins à certains héros lillois que le régiment des « Fapras », comme ils se plaisent à l'appeler, est là, aussi faire son devoir, tout son devoir.

28 Août 1914.

« Chers Parents, Je vous écris cette lettre au bivouac; la nuit est en train de chauffer au bord de la route et la chaleur bienfaisante du feu nous ramène un peu car il ne fait pas chaud ce matin.

Depuis huit jours, nous sommes de l'entraînement pour un nouveau sport, celui de se plus dormir. Dans la journée, on marche, on se bat, et la nuit, on marche encore. On nous laisse 2, 3 ou 4 heures de sommeil et vers 3 ou 3 heures du matin, « debout! on s'en va! » Ça ne nous empêche pas de très bien nous porter, mais naturellement, on est un peu fatigué.

« Deux mots sur les derniers événements: « Du 21 au 22, Ma section part à l'instinct en partant de la Meuse, dont l'autre rive est occupée par l'ennemi. »

« Le 22, vers 17 h. — Départ pour le front de combat à 22 h. 1/2, repos dans une grange; le 23, à 11 h. 1/2, départ à 2 h. 30, vers 8 heures, prise des dispositions d'attaque. Le canon commence à gronder, l'ennemi, en grande force est signalé dans plusieurs directions. Nous faisons des tranchées pendant que la canonnade augmente d'intensité. Finalement vers 15 heures, les obus font rage; plus de 100 pièces allemandes sont installées sur la crête qui domine la plaine; nous n'avons que les 12 pièces de la division et notre seule brigade est engagée contre un corps d'armée allemand.

« La situation est intenable, les obus éclatent sans discontinuer sur nos tranchées, mais ils ne sont pas si terribles qu'on le croit. La deuxième brigade qui devait nous remplacer vers 17 heures, ne peut occuper nos positions et se retire sans combattre. Nous nous replions aussi pendant que le village